

QUINZE FOIS FABRIZIO

Fabrizio avait toujours cru que le nombre le plus important de sa vie serait le 1 : un passeport, une décision, un oui, enfin.

Il découvrit assez vite que c'était plutôt le 15.

La première fois, c'était à Brazzaville.

Il avait quinze ans, un sac trop lourd pour son dos fragile et la conviction naïve que l'on pouvait refaire sa vie comme on change de quartier.

Le 15, c'était le numéro du bus qui passait devant le lycée technique pour rejoindre le marché Total.

On disait simplement : « Je prends le 15 », comme on dirait aujourd'hui « je tente ma chance ».

C'est dans ce bus-là qu'il avait décidé pour la première fois de partir, en écoutant des adultes parler d'Europe à voix basse, comme si c'était un secret d'État.

Des années plus tard, à Mulhouse, le 15 revint sous une autre forme.

Dans le couloir étroit de l'hébergement d'urgence, un papier était scotché sur la porte du bureau social : « Permanence juridique - le 15 de chaque mois, de 9 h à 12 h ».

Il en rit jaune : même la possibilité d'avoir un conseil se présentait comme un jour férié.

Il avait manqué la première permanence parce qu'il n'avait pas compris si c'était le 15 du mois courant ou le prochain.

La dame de l'accueil lui avait expliqué :

- C'est simple, Monsieur Fabrizio : c'est toujours le 15, quel que soit le mois. Il suffit d'attendre.

Attendre, il savait faire.

Il nota pourtant sur son carnet : « Le 15, c'est le jour où la porte s'ouvre un peu. »

Un autre 15, celui de juillet, il découvrit qu'il pouvait aussi servir à mesurer la liberté.

Précieuse, une bénévole de l'association, lui avait mis entre les mains un billet de train pour Bayonne.

- Tu verras, c'est les Fêtes, lui avait-elle dit. Là-bas, tout le monde oublie son dossier administratif pendant quelques jours.

Sur le billet, l'heure de départ était 15 h 15.

- C'est un complot, avait plaisanté Fabrizio. Si je rate ce train, c'est que le 15 ne veut pas de moi.

Précieuse avait répondu :

- Ou alors c'est qu'il te teste.

Il arriva sur le quai à 15 h 08, le cœur battant comme s'il passait une frontière.

Au fil des années, le 15 devint une sorte de running gag intime.

Le 15 du mois, c'était aussi le jour où, dans le foyer, tout le monde vérifiait compulsivement son compte bancaire en espérant l'arrivée de l'allocation.

Lorsque l'argent tombait, un brouhaha particulier montait dans la cuisine collective : les casseroles retrouvaient leur optimisme, les paquets de riz passaient de main en main, on parlait de viande avec un respect quasi religieux.

Quand l'argent n'était pas là, quelqu'un finissait toujours par dire :

- C'est le 15 quelque part dans le monde, mais pas encore chez nous.

Un soir d'hiver, alors qu'il corrigeait un texte sur son vieil ordinateur, Fabrizio reçut un mail qui commençait par : « Nous avons le plaisir de vous annoncer que votre nouvelle a été retenue parmi les finalistes... ».

Il relut la date d'envoi du message : 15 décembre.

Il éclata de rire tout seul.

- Ce n'est plus un hasard, murmura-t-il.

Ce jour-là, il inventa pour lui-même une superstition raisonnable : ne jamais prendre de grande décision un autre jour que le 15.

C'était idiot, mais cela donnait un rythme à ses hésitations.

Quand l'idée du concours « Le nombre 15 dans tous ses états » apparut sur l'écran de la médiathèque, il n'eut même pas besoin de réfléchir : le thème, c'était lui, ou plutôt tous les petits bouts de vie qu'il avait laissés traîner sur la ligne de ce nombre.

Il se mit à écrire.

Il commença par le bus 15 de Brazzaville, avec ses sièges en skaï brûlant et les vendeurs de recharge téléphonique qui montaient et descendaient sans jamais atteindre leur destination.

Il raconta le garçon de quinze ans qu'il avait été, convaincu que le monde se divisait en deux catégories : ceux qui restent et ceux qui partent.

Puis il fit un saut dans le temps et nota : « 15 minutes : temps moyen pendant lequel un agent de préfecture peut soutenir ton regard avant de te demander un papier que tu n'as pas. » Il hésita, ratura, remplaça le « tu » par un « on », puis par un « il ». La grammaire, comme les frontières, demandait toujours qu'on choisisse un pronom. Il se surprit à sourire en écrivant une autre phrase : « 15 secondes : délai entre le moment où on prononce "asile" et celui où la personne en face regarde sa montre. »

Très vite, le texte commença à ressembler à une mosaïque.

Chaque vignette avait son 15 :

- le numéro 15 collé au-dessus d'une porte dans un centre d'hébergement provisoire ;
- le 15 novembre, jour où il avait reçu une réponse négative et où il avait quand même acheté un gâteau, « pour ne pas laisser cette date appartenir uniquement à la tristesse » ;
- le numéro 15 sur le tee-shirt d'un joueur de foot local que tout le quartier applaudissait comme si c'était leur revanche collective ;
- les quinze phrases que sa mère répétait en boucle dans sa tête pour qu'il ne renonce jamais.

En écrivant, Fabrizio se rendit compte que le 15 n'avait rien de magique.

C'était juste un crochet dans le temps, un clou au mur du calendrier, sur lequel il avait suspendu beaucoup de choses pour ne pas les perdre.

Le concours lui demandait de « traiter le nombre 15 dans tous ses états ».

Il eut envie de répondre : « En exil, le 15, c'est surtout un prétexte pour compter autre chose que les refus. »

Il hésita pourtant à le formuler ainsi : les jurys aiment bien les formules, mais ils aiment aussi les sourires, alors il ajouta une dernière scène, plus légère.

Dans cette scène, Fabrizio se retrouvait à l'hôpital pour une banale visite médicale : dans la salle d'attente, les numéros s'affichaient sur un écran " 12... 13... 14..." et il serra son ticket dans la main, le 15 ; autour de lui, les gens soupiraient, scrolaient sur leur téléphone, feuilletaient des magazines périmés, tandis que lui se surprenait à penser : « Et si, cette fois, le 15 annonçait quelque chose de simple : "Tout va bien, vous pouvez rentrer chez vous" ? »

Quand le 15 s'alluma enfin, il se leva, le cœur battant ; au moment de pousser la porte du cabinet, il pensa à toutes les autres portes de sa vie, toutes marquées, d'une façon ou d'une autre, par ce chiffre obstiné, et il se dit qu'au fond, si les nombres existent, c'est peut-être pour qu'on y accroche des histoires.

Le médecin leva les yeux vers lui, lui fit signe de s'asseoir et commença à parler de résultats, de tension, de poumons, tandis que Fabrizio écoutait, soulagé d'entendre des chiffres qui, pour une fois, ne décidaient pas de son droit à rester ou non sur un territoire.

Plus tard, rentré chez lui, il relut sa nouvelle : elle n'était ni un traité de mathématiques, ni une confession dramatique, c'était simplement une façon de dire que, dans une vie ballotée par les décisions des autres, on pouvait encore choisir un nombre et en faire un fil conducteur intime, presque drôle.

Il tapa le titre : « Quinze fois Fabrizio ».

Il vérifia une dernière fois le nombre de signes.

En bas de la page, il ajouta : « 7 500 signes espaces compris (à 5% près). Le reste, je le garde pour la suite. »

Il sourit : cette fois, il n'avait pas besoin de regarder le calendrier pour connaître la date, il savait que, quelque part, un 15 l'attendait déjà.